REVUE SPIRITE

JOURNAL BI-MENSUEL

D'ÉTUDES PSYCHOLOGIQUES

28e Année. N° 13 1er Juillet 1885.

PHÉNOMÈNES SPIRITES EN AUNIS

(Voir la *Revue* du 15 juin 1885.)

VIII

J'ai tenu à signaler les points principaux de cette polémique entre les deux feuilles rochelaises, parce que je crois utile de faire connaître à nos lecteurs les différentes phases par lesquelles passent toujours les questions de ce genre.

Les faits comme ceux remarqués à Esnandes sont fréquents. L'année dernière, la maison n° 23 de la rue de Bretagne, à Paris, était le théâtre de manifestations spirites, se traduisant par des coups violents frappés dans la muraille d'un appartement occupé par les époux Merra dont la fillette était malade (1). Quelque temps après, en Suisse, dans le Valais, des phénomènes analogues troublaient la tranquillité d'une famille de villageois (2). D'autres faits du même ordre étaient constatés aussi en Seine-et-Marne (3). Tous les journaux ont parlé des bruits qui se produisaient, en janvier dernier, près de Montélimar, dans la Drôme: « Un mauvais esprit, disait-on, s'acharne notamment sur la « fillette de la maison, qui reçoit, à chaque instant des *gifles*, « dont elle ne peut se garer et qui lui sont appliquées *par une* « *main invisible*... La gendarmerie et la police se sont trans- « portées sur les lieux ; elles ont été accueillies par une grêle de « projectiles : cailloux, pommes de terre, etc., *lancés par une* « *main invisible* et cela malgré une perquisition faite de la « cave au grenier (4). » Je cite ces particularités parce que l'incident des gifles est identique à l'une des manifestations du phé-

(1) Voyez journal *le Matin* du 5 octobre 1884.
(2) *Revue Spirite* du 1er janvier 1885.
(3) *Revue Spirite* du 15 janvier 1885.
(4) Rapporté par la *Gazette de France* du 15 janvier 1885.

nomène d'Esnandes. Le cas est le même : il s'agit de deux enfants, hantées l'une et l'autre de la même façon, par des esprits méchants ou, du moins, peu avancés.

J'arrive aux commentaires que m'inspirent ces manifestations.

Lorsque le public apprend que de pareils faits se produisent, beaucoup de personnes veulent voir ou entendre. On se rend généralement sur les lieux avec des idées arrêtées d'avance et peu de gens y vont en chercheurs, désireux de s'instruire. La masse apporte donc des opinions toutes faites, opinions que l'on peut diviser en quatre grandes catégories dont l'énumération suivante donnera le résumé :

1° Il n'y a là que du charlatanisme. — C'est l'avis des matérialistes convaincus qui s'intitulent *libres-penseurs*.

2° Ce sont des *physiciens*, des *sorciers* ou bien des *magnétiseurs* qui font cela. — C'est l'avis des catholiques tièdes et des matérialistes indécis.

3° Ces faits sont l'œuvre du diable ! — C'est l'avis des catholiques fervents; des prêtres, qui ont des formules d'exorcisme toutes prêtes et s'en serviraient volontiers s'ils ne craignaient les sourires de leurs contemporains.

4° Ces manifestations sont autorisées par Dieu. Ce sont les âmes du purgatoire qui demandent des prières. — C'est l'avis des catholiques que le spiritisme préoccupe et qui voudraient faire concorder leurs croyances avec ses enseignements.

Indépendamment de ces opinions diverses, il y a celle des spirites sérieux, mais ils sont en petit nombre, qui ne voient autre chose, dans ces manifestations, que l'œuvre d'esprits inférieurs ou bien d'esprits troublés, ne se rendant pas un compte exact de ce qu'ils font. Je ne parle que pour mémoire de la théorie indoue des *forces élémentaires* et de la théorie anglaise de la *force psychique*. Il est évident qu'elles ne sont partagées, ni l'une ni l'autre, par les spirites convaincus qui vont se rendre compte des faits et qu'elles sont *absolument inconnues* des autres visiteurs. Du reste, la théorie de la force psychique n'est point antispirite ; au contraire. Elle permet à la doctrine de se placer carrément sur le terrain de la science et d'attendre celle-ci de pied ferme.

Lorsque les quatre formes principales de l'opinion publique, que je viens de présenter, sont établies — et cela a lieu très vite — les journaux s'emparent de la question. Comme ils défendent généralement, en France, soit l'idée matérialiste, soit l'idée catholique; comme, d'un autre côté, ils sont rédigés par des gens

peu familiarisés avec les études dont nous nous occupons, les journaux se prononcent toujours à la légère, en pareil cas.

Les feuilles républicaines, qui se posent en organes matérialistes par haine du parti catholique, traitent presque toujours mal les phénomènes spirites. C'est du charlatanisme, disent-elles. Le mot n'est pas nouveau. Il est connu, très connu même, en dehors du monde spirite, et la politique contemporaine en fournirait aisément la preuve. Cependant ce mot tombe comme un coup de massue sur la tête des *truqueurs* — c'est ainsi qu'on les nomme — qui ont, soi-disant, organisé la supercherie. Alors le bon public se frotte les mains en songeant que le *truc* sera bientôt découvert.

Les journaux catholiques sont moins à l'aise, en des cas semblables, que leurs confrères républicains. Comme spiritualistes, ils ne peuvent nier ce qu'il leur convient d'appeler le *surnaturel*; mais, comme défenseurs des dogmes, ils sont un peu embarrassés, en voyant avec quelle facilité les âmes s'échappent du *Purgatoire* pour venir frapper aux cloisons. Cela dérange leurs théories. Ils aimeraient mieux, dans l'intérêt de la religion, qu'il y ait un *truc*, une *machine électrique* quelconque, une *ficelle*, à la portée des gendarmes. Quelques-uns diraient bien que le diable est l'auteur des manifestations, mais ils n'osent aller jusque-là, par crainte du ridicule. Je le répète, les journalistes catholiques sont bien embarrassés. Cependant, quand il ne leur est plus possible de nier l'évidence, ils racontent parfois les faits, sans commentaires, ce qui est de la bonne foi. Les spirites ne peuvent exiger plus des journaux républicains, mais ils ont le droit de leur demander au moins une pareille franchise. Ce serait le seul moyen, pour ces journaux, de se tenir dans leur rôle d'organes de la véritable *libre pensée*.

IX

On voit, par cet exposé que je crois exact, car il résulte d'observations faites avec le plus grand soin, dans quelles conditions se trouve la vérité. Comment se ferait-elle jour? comment percerait-elle? Qui la reconnaîtrait, au milieu de cette anarchie des opinions et des systèmes, si l'on songe surtout qu'opinions et systèmes sont d'autant plus tenaces qu'ils ont leur racine dans l'éducation première du public; et que, d'un autre côté, aucune amélioration de la situation matérielle des uns et des autres ne peut être le résultat d'un changement d'avis à propos de ces faits. Qu'est-ce que le spiritisme *rapporte* pour qu'on s'en occupe?

Est-ce que l'on gagne de l'argent avec cette science étrange?... Aussi beaucoup tombent-ils, à bras raccourci, sur les spirites, qui ne s'en portent pas plus mal, il est vrai. « — C'est du charla- « tanisme! C'est du magnétisme! C'est du sortilège! C'est le « diable!... » Telles sont, condensées en quelques mots, les différentes manifestations de la rumeur publique. Si l'on dit aux incrédules que ce sont des phénomènes spirites, et si on leur explique le mécanisme de ces phénomènes, plusieurs comprennent et trouvent ces choses naturelles. Le lendemain, malheureusement, ils sont repris par les habitudes de pensée familières, Alors les faits, qui pourtant se sont produits et se produisent encore; les faits précis, indiscutables, sont tronqués, racontés de différentes manières, et, finalement, oubliés. Que le médium soit déplacé; que sa santé devienne meilleure et que la force obsédante l'abandonne; ou bien que la maladie ou l'obsession le conduisent au tombeau, en voilà assez pour qu'il ne reste bientôt plus rien dans le souvenir de la majeure partie du public. On dit : « Nous n'avons pas compris le *truc* » et c'est tout. La foule est ainsi faite. Elle aime mieux rester ignorante et simple que chercher l'explication rationnelle de ce qui lui paraît obscur. Le mystère l'effraye. Elle préfère laisser le soin de l'*éclairer* aux hommes de *parti pris*, qui peuvent certainement avoir de la science mais qui ont encore plus d'amour-propre et ne veulent point s'écarter du domaine exploré jusque-là. Raisonnement qui tendrait à faire croire que les *savants* n'ont plus rien à apprendre; qu'ils connaissent tout; qu'il n'est pas possible qu'il y ait des phénomènes en dehors de ceux qui ont été catalogues et classés par les beaux esprits à diplômes!

X

Et pourtant l'idée spiritualiste, telle que nous la comprenons, existe à l'état latent dans les esprits. Il suffit pour la faire jaillir, si je puis m'exprimer ainsi, de mettre hardiment la conversation sur ce terrain. Beaucoup de gens nous déclarent alors qu'ils ont vu, eux aussi, des phénomènes, soit dans leur enfance, soit plus tard; qu'ils ont été frappés par des bruits étranges, par des apparitions inexplicables; et, comme je le faisais remarquer plus haut, ils reconnaissent, lorsqu'on leur donne la clef du mystère, qu'il n'y a là rien de surnaturel, rien d'effrayant. Mais je le répète, les habitudes d'esprit familières reprennent le dessus bien vite. L'ignorance, l'égoïsme, l'amour-propre, les idées religieuses aussi,

il faut bien le dire, n'abandonnent pas leurs droits, acquis à la longue, sur les intelligences. Il en résulte que les faits matériels, comme ceux que je viens de décrire, quoiqu'ils soient précieux au point de vue de la réalité des manifestations d'outre-tombe, font en somme, peu de croyants.

Le spiritisme rationnel luttant contre tant de forces réunies pour l'accabler, il ne faut point s'étonner de la lenteur de sa marche. Il triomphera, mais que d'obstacles il devra vaincre encore! Voici une nouvelle preuve de ce que j'avance.

J'ai dit, plus haut, que certaines personnes attribuent ces faits à l'influence, consciente et voulue, d'une intelligence incarnée (un *magnétiseur*, un *physicien*, un *sorcier*) qui agirait, à distance, sur le médium. C'est la théorie du sortilège. Elle est absurde, sans doute, mais je dois y revenir, puisque, dans le cas spécial que j'examine, cette théorie a été admise par un grand nombre de personnes, à Esnandes et ailleurs. Il en est ainsi, du reste, dans toutes les campagnes où des faits semblables sont constatés.

J'ai remarqué, à ce propos, qu'il se passe dans l'esprit des paysans, et même dans l'esprit des citadins ; un phénomène curieux que je m'explique ainsi: La croyance aux *sorciers*, ou à la puissance de certains individus qui seraient *doués* d'un pouvoir spécial, semble avoir acquis une vigueur nouvelle depuis l'introduction du magnétisme animal et de l'hypnotisme dans le roman contemporain. Aujourd'hui, le journal quotidien et le journal illustré pénètrent dans les campagnes. Si l'on songe maintenant au grand nombre de récits imaginés, depuis quelque temps, à propos du magnétisme et de l'hypnotisme, on n'aura point de peine à comprendre pourquoi l'idée du merveilleux est entretenue, par les œuvres de certains romanciers scientifiques, dans les esprits peu cultivés. On lit, le soir, à la veillée, le feuilleton du journal qui vient de Paris; on y voit des faits, plus ou moins exacts, et, dans tous les cas, toujours dramatisés, de suggestions mentales. Le paysan et même, je le répète, le lecteur des villes, n'ayant pas étudié ailleurs le mécanisme de ces phénomènes, restent, après de telles lectures, sous le coup d'impressions absolument fantastiques. Ces impressions deviennent plus vives encore lorsqu'on voit, dans un théâtre, un prestidigitateur quelconque obtenir des effets ressemblant à ceux présentés dans les romans. Finalement, on en arrive à croire qu'il y a, par le monde, une quantité de personnages capables d'endormir les autres à distance; de leur imposer des pensées particulières; de mettre en

mouvement, dans les maisons, les meubles ou la vaisselle; de frapper dans les armoires, etc. Certes il y a un peu de vérité au fond de tout cela; mais, selon l'usage, cette pauvre vérité est défigurée, transformée, arrangée enfin par l'imagination des masses, que tous les récits auxquels je fais allusion excitent et enflamment. On confond, dans ces spéculations enfantines, les *trucs* et les faits réels; on ne sait pas discerner le vrai de l'impossible. Un villageois me disait, l'autre jour, à propos de ces phénomènes d'Esnandes : « C'est par la physique et les mathémati-« ques que l'on a fait ça. Mais peut-être bien que celui qui a mis « la petite fille dans cet état, ne peut plus maintenant défaire ce « qu'il a fait. » Et c'est l'opinion de la plus grande partie de ces pauvres gens. Ils voient dans ces choses, bien naturelles pourtant, des manifestations nouvelles de la science « si avancée aujourd'hui. » Ainsi voilà les résultats qu'obtiennent les écrivains qui ont la prétention de vulgariser, au moyen du roman, les questions de cette nature. Au lieu de faire disparaître la superstition, ils lui donnent une force nouvelle en développant, dans les esprits, le goût du *merveilleux*. Ils sont, en quelque sorte, les auxiliaires des dogmes, car ils entretiennent, eux aussi, les idées fausses, à l'aide des artifices de mise en scène dont ils entourent les faits.

Du reste, que les spirites ne s'y trompent pas, leurs plus grands adversaires sont précisément ces écrivains, ces savants, ces vulgarisateurs de l'hypnotisme et du magnétisme animal, dont les expériences sont présentées, aujourd'hui, un peu partout, aussi bien dans la clinique des hôpitaux que dans les romans et au théâtre. Ces messieurs prétendent que tous les effets obtenus, dans les séances de spiritisme, sont le résultat de l'action produite par des incarnés (les *magnétiseurs* ou les *hypnotiseurs*) sur d'autres incarnés (les *médiums*). Ces prétentions font leur chemin dans le monde et j'ai eu l'occasion de m'en apercevoir à propos des phénomènes d'Esnandes. Bien des gens se sont imaginé, en effet, que c'était un *vivant* qui agissait à distance sur la jeune Savineau; que c'était un vivant qui frappait, au moyen d'un jeu de fluides, d'une combinaison de forces neuriques, dans la cloison placée près du lit de l'enfant malade; un vivant qui produisait des grattements dans le lit, qui écartait les rideaux, qui était aussi l'auteur de ces créations de doigts fluidiques et de ces lueurs phosphorescentes, remarqués auprès du médium! Telles sont, je le répète, les idées que fait naître dans beaucoup d'esprits la lecture des romans écrits sur l'hypnotisme ou sur le magnétisme

animal. Les opinions les plus erronées, les plus fausses, s'établissent ensuite.

Et il ne faudrait pas croire que ces opinions appartiennent seulement à la classe illettrée. Elles sont partagées aussi par des écrivains, par des journalistes, qui parlent des sciences dites *occultes* sans les connaître. Voyez, par exemple, de quelle singulière façon un rédacteur de la *Presse* s'exprimait, il y a quelques jours, à ce sujet :

« Au risque, disait-il, de voir les adeptes de l'*hypnotisme* me » vider sur la tête le baquet de Mesmer, je tiens à dire mon mot » sur cette forme nouvelle de ce que l'on a baptisé la grande » névrose. Après les alchimistes, les visionnaires, le magnétisme, » les tables tournantes, le *spiritisme* et le « davenportisme », » nous avons l'hypnotisme qui a ses adeptes, ses savants, ses » commentateurs comme il sied à toute science nouvelle. L'état » hypnotique, si j'ai bien déchiffré le fatras publié à ce sujet, est » celui de la double vision, comme il existait dans l'antiquité la » plus reculée, état dont la pratique nous a valu la pythonisse » d'Endor, les extatiques du moyen âge, les expériences de » Cagliostro et autres balivernes à dormir debout, sans double » vision (1). »

On le voit, tout cela est dit légèrement, sans réflexion, sans mesure. L'écrivain qui a commis ces phrases sonores a dû ensuite se frotter les mains en s'imaginant qu'il venait de tuer la *superstition*. Il a tout simplement prouvé qu'il n'entendait rien aux choses dont il parlait, car l'*Hypnotisme* et le *Spiritisme* sont deux sciences bien distinctes et l'une n'est pas sortie de l'autre. Elles ne sont point une *forme nouvelle de ce que l'on a baptisé la grande névrose*, puisque — et ce sont des médecins (et particulièrement, l'un d'eux, le Dr Brémaud) qui le disent — on peut obtenir des effets d'hypnotisme sur des sujets sains; d'un autre côté — ce sont les expérimentateurs spirites qui le déclarent — les médiums se rencontrent très bien en dehors des individus au système nerveux détraqué. Je ne dis pas que tous les médiums ont les nerfs équilibrés d'une façon parfaite, mais je soutiens qu'il n'est pas besoin, pour servir d'intermédiaire entre les morts et les vivants, d'avoir été touché par la « grande névrose » et que l'hystérie est si peu apparente chez certains médiums, que c'est, en réalité, comme si elle n'existait pas.

(A suivre) A. VINCENT.

(1) La *Presse*, de Paris, du 30 mars 1885.

M. FOCACHON, EXPÉRIENCES HYPNOTIQUES

Décidément la suggestion hypnotique peut être considérée à bon droit dès aujourd'hui comme le phénomène le plus extraordinaire que nous connaissions.

A Paris, depuis quelque temps, on tire parti de la suggestion hypnotique pour sauver de l'inanition certains aliénés qui refusent de se nourrir. Aujourd'hui, on les hypnotise et on leur ordonne de manger. Le malade qui n'aurait pas pris une bouchée de pain pour un empire se met par ordre à déguster son dîner avec empressement. Les sujets maigrissaient; ils engraissent. A Nancy, c'est bien une autre affaire! On vient d'obtenir des résultats absolument singuliers, sur lesquels il va falloir insister un peu, car ils sont appelés à avoir certain retentissement. Racontons les faits :

M. Focachon, pharmacien à Charmes-sur-Moselle (Vosges), après avoir assisté à différentes cliniques de M. le Dr Liébault, de Nancy, se livre depuis deux ans à des expériences méthodiques et suivies sur plusieurs sujets. Il en est un notamment qui mérite l'attention. Elisa N..., âgée de trente-neuf ans, avait des crises d'hystéro-épilepsie depuis quinze ans; les crises se répétaient de trois à cinq fois par mois. M. Focachon réussit à la mettre en somnambulisme et est parvenu par de simples suggestions à éloigner d'abord les accès, puis, ensuite, à les faire cesser complètement. La cure est des plus remarquables. Par reconnaissance pour celui qui l'a si bien soignée, cette femme a consenti à se soumettre à divers essais utiles à la science. M. Focachon s'est attaché à rechercher si, par suggestion, on pourrait modifier l'état physique du sujet et donner des preuves matérielles directes de l'influence suggestive.

Pendant le sommeil, et sans provoquer aucune émotion, mais uniquement par ordre, M. Focachon produisit d'abord le ralentissement des mouvements du cœur; il fit descendre le pouls de plus de 6 pulsations par minute; et, inversement, il le fit monter de plus de 20 pulsations. Cette observation fut faite au moyen du sphygmographe, au laboratoire de physiologie de la Faculté de médecine de Nancy, par M. le Dr Beaunis, professeur de physiologie, en présence de MM. Liébault, Liégeois et René, chef des travaux physiologiques (1).

(1) Cette observation curieuse avait déjà été communiquée par M. Beaunis à la Société de biolo ie, 188

Mais voici qui devient tout à fait étonnant. Le même sujet, Elisa N..., s'étant plainte de souffrir d'une douleur très vive au côté, M. Focachon résolut de lui suggérer, pendant le sommeil provoqué, qu'on lui mettait un vésicatoire pour la guérir.

— Je vous pose un vésicatoire là, n'y touchez pas, dit M. Focachon. Il va vous brûler un peu; les cloques vont se produire et demain vous ne souffrirez plus.

Or, on ne mit rien du tout sur la peau du sujet; le vésicatoire était fictif. Et cependant le lendemain, à la place indiquée, on aurait dit qu'en effet un vésicatoire avait été posé et qu'il avait produit tout son effet; on trouvait une grosse bulle remplie de sérosité.

Et la douleur était supprimée.

Peu de temps après, l'ingénieux expérimentateur recourait au même procédé pour faire disparaître chez Elisa N... une douleur névralgique située à la région claviculaire droite. Par simple affirmation verbale faite pendant le sommeil somnambulique, il détermina des brûlures en tout semblables à celles qu'eût données l'application des pointes de feu. Ces brûlures bien nettement accusées laissèrent des eschares réelles.

Evidemment ces faits semblent incroyables et malgré soi, malgré les affirmations d'un opérateur connu, on a quelque peine à les considérer comme authentiques quand on ne les a pas vus, de ses yeux vus.

Avisés de ces résultats remarquables, M. le Dr Liébault et d'autres expérimentateurs exprimèrent à l'auteur leur désir de voir recommencer une expérience aussi saisissante dans des conditions qui offriraient toutes les garanties de contrôle et de vérification désirables.

M. Focachon n'hésita pas à amener à Nancy Elisa N... chez le Dr Liébault. M. le Dr Bernheim indiqua lui-même comme devant devenir le siège de la vésication une partie du corps qui, située entre les deux épaules, ne pouvait être atteinte avec les mains par le sujet mis en expérience. Malheureusement la suggestion fut faite un peu tardivement, M. Bernheim ayant été retenu toute la matinée par son service d'hôpital, et l'effet produit par la suggestion ne put être constaté le jour même par les expérimentateurs de Nancy.

MM. Focachon et Liébault surveillèrent la dormeuse jusqu'à cinq heures et demie du soir, sans la quitter des yeux. Pendant la journée, on lui fit des suggestions répétées. A cinq heures et demie, on procéda à la vérification des effets attendus en présence

de MM. Bernheim, Liégeois et Dumont, chef des travaux physiques à la Faculté de médecine. On constata une rougeur circonscrite dans les limites tracées à l'avance et en quelques endroits des points de couleur plus foncée présentant une certaine saillie. Le sujet se plaignait d'une sensation de brûlure et de démangeaison qui la portait à se frotter le dos contre les meubles si on ne l'en avait pas empêchée.

Cette expérience fut interrompue par la nécessité où se trouvait M. Focachon de retourner à Charmes. Elle ne fut pas jugée suffisamment concluante, et il fut convenu que l'on essayerait de la renouveler dans des conditions meilleures. Cependant, le lendemain, M. Focachon envoyait à M. Liébault d'abord un télégramme, puis une lettre renfermant un certificat de M. le docteur Chevreux, de Charmes. Ce praticien avait constaté l'existence chez Elisa N... « d'un système vésiculeux entre les épaules; la « pression était douloureuse en cet endroit, et la partie de la « chemise en contact avec la région était inoculée d'un liquide « purulent; on aurait pu croire à une petite brûlure. »

La somnambule avait échappé à toute surveillance pendant la nuit qui avait suivi son retour à Charmes. L'épreuve ne pouvait être considérée comme concluante : il fallait recommencer. Et de nouveau, le 12 mai, M. Focachon et le sujet arrivèrent à Nancy.

Elisa N... fut endormie à onze heures du matin. On choisit cette fois un endroit situé sur l'épaule, et tel que la dormeuse ne puisse l'atteindre avec la main. On y plaça quelques carrés de papier à timbres-poste, et l'on posa, afin de les bien maintenir, plusieurs bandelettes de diachylon. Ce pansement rudimentaire et purement fictif avait été proposé par M. Liégeois pour rendre l'esprit du sujet plus attentif à l'idée de la vésication et pour faire disparaître tout prétexte de fraude.

Pendant le sommeil, on fit trois suggestions de quelques minutes chacune. Le sujet passa la nuit entière, isolée et enfermée dans une chambre que l'on avait préparée pour elle.

Le lendemain, le pansement, trouvé intact, fut levé devant toutes les personnes qui s'étaient intéressées à l'expérience. Nous ne croyons pas superflu de reproduire le procès-verbal qui fut immédiatement rédigé par M. le Dr Beaunis, professeur de physiologie à la Faculté de Nancy.

« Le 12 mai 1885, à onze heures du matin, M. Focachon endort Mlle Elisa N..., en présence de MM. Beaunis, Bernheim, Liébault, etc... Pendant son sommeil, on lui applique sur l'épaule gauche huit carrés de papier de timbres-poste gommés en lui

suggérant qu'on lui applique un vésicatoire. Le papier de timbres-poste est maintenu par du diachylon et une compresse. Puis Elisa N... est laissée dans cet état toute la journée après avoir été réveillée deux fois pour le repas de midi et celui du soir. Mais on la surveille et on ne la perd pas de vue. Pour la nuit, M. Focachon l'endort en lui suggérant qu'elle ne se réveillera que le lendemain matin à sept heures, ce qui eut lieu. Le lendemain, à huit heures et quart, M. Focachon enlève le pansement en présence de MM. Beaunis, Bernheim, Liébault, Liégeois, etc. Nous constatons d'abord que les carrés de timbres-poste n'ont pas été dérangés. Ceux-ci enlevés, le lieu de leur application présente l'aspect suivant : Dans l'étendue de quatre centimètres sur cinq, on voit l'épiderme épaissi et mortifié, d'une couleur blanc jaunâtre ; seulement l'épiderme n'est pas enlevé et il ne se forme pas de cloche ; il est épaissi un peu plus et présente en un mot l'aspect et les caractères de la période qui précède immédiatement la vésication proprement dite. Cette région de la peau est entourée d'une zone de rougeur intense avec gonflement. Cette zone a environ un demi-centimètre de largeur. Ces faits constatés, on replace une compresse sèche par-dessus pour examiner la peau un peu plus tard. Le même jour, à onze heures et demie, la peau présente le même aspect que le matin.

« Ont signé le procès-verbal : MM. les professeurs Beaunis, Bernheim, MM. Liébault, Liégeois, Simon, Laurent, Brulard. »

Le surlendemain de l'expérience, M. Focachon annonçait à M. Liébault que lors de son retour à Charmes, le jour même où avait été dressé le procès-verbal qui précède, il avait constaté sur Elisa N..., et photographié vers quatre heures du soir quatre ou cinq phlyctènes à la place même où les expérimentateurs avaient reconnu la vésication en voie de se former. Le lendemain 13 mai, il s'échappait de la plaie une sérosité épaisse et laiteuse. L'épreuve était terminée.

Nous avons sous les yeux la photographie qui a été envoyée à chacun des expérimentateurs de Nancy. L'action vésicante y est rendue manifeste. On distingue nettement accusés cinq phlyctènes, dont deux très gros.

Aujourd'hui, nous n'avons rien à ajouter à ces détails. L'expérience de Nancy peut être d'une grande importance ; l'avenir nous dira quelles proportions véritables il faut lui donner. Mais, en tout cas, il était utile de la consigner dans l'intérêt de l'histoire de la science. HENRI DE PARVILLE. — (*Journal des Débats.*)

NOTA : — Les magnétiseurs obtiennent ces résultats depuis soixante ans.

GUÉRISSEUR A L'ILE D'OLÉRON

Obsessions.

Nous avons ici à 1,500 mètres de ma résidence, dans un petit village, une femme âgée de soixante-douze ans, et son fils âgé de trente ans, demeurant ensemble. Ils sont tous deux obsédés depuis cinq ans; à cette époque, ils vinrent me trouver, me faire part des bruits étranges nocturnes qui se faisaient chez eux. Je me rendis dans cette maison afin de m'assurer s'il n'y avait pas une autre cause que celle que je supposais. La chambre où ils couchent était parfaitement close; un chai, contigu, est aussi clos. Pendant la nuit, la chambre était occupée par de mauvais esprits; la couverture du lit du fils était tirée aux pieds et il se réveillait gelé; s'étant rendormi, même farce; un chaudron, placé sur une planchette, était frappé avec un marteau; le vaisselier chargé d'assiettes, se renversait, tout se brisait; la mère se levait, rien n'était dérangé. Chaque nuit même tapage.

Après leur avoir parlé, et expliqué la préexistence de l'âme, je leur dis : Ce sont des ennemis invisibles qui viennent troubler votre sommeil. Dieu recommande à tous le pardon des injures et la nuit prochaine, dites à ces ennemis : « Qui que vous soyez, je vous pardonne de tout cœur. » Que ce pardon soit franc; de chez moi, je prierai pour eux et vous serez débarrassés. Huit jours après ils vinrent me dire qu'ils étaient tranquilles; le bruit avait cessé. Un mois après, le fils se disputa avec un voisin et des injures on en vint aux coups, ce fut une affaire de juge de paix, et les visites nocturnes redoublèrent et le bruit se fit plus fort. Lorsque l'obsédé, qui est débarrassé, se conduit mal, immédiatement les esprits obsesseurs se réemparent de lui, par affinités. Un an après le fils se maria et, au bout d'un an, les époux se séparèrent ne pouvant plus vivre ensemble. Le tapage ne cessait pas, et je n'y pus rien. La mère sortait de chez elle, avec un bâton et un panier, et marchait pendant trois à quatre heures! elle rentrait chez elle épuisée; on lui disait : pourquoi tant marcher? Je suis poussée, répondait-elle, il faut que je marche.

Il y a quinze jours, le maire consulta un médecin sur l'état mental de cet homme, et celui-ci déclara qu'il était fou; de suite, on fit des préparatifs pour le conduire à la maison des aliénés de la Rochelle. Le directeur de cet établissement, à la vue de cet homme, déclara qu'il n'entrerait pas, qu'il n'était pas fou, car en ce moment il était calme et tranquille; il revint chez lui. Je le

vois souvent, il est convaincu que quelqu'un lui a donné un sort; il jure sans cesse et menace de mort ce quelqu'un s'il le découvre; hier, il me disait : « Il y a quatre hommes autour de moi, qui me pressent, m'étouffent; ne les voyez-vous pas? »

Il est à craindre qu'il se livre à quelques voies de fait; il désigne deux personnes riches du bourg comme les auteurs de sa misère.

Ne pourriez-vous faire évoquer les esprits et les moraliser? ce serait une grande charité. Ils se nomment Robert, habitent le village de la Miscaudière, à 1,500 mètres de Saint-Georges.

Il y a cinq ou six mois, une mère de famille, âgée de trente-cinq ans, était fortement obsédée; elle vint me voir pour me prier de la débarrasser des importuns, des méchants qui la tourmentaient.

Je lui dis les mêmes paroles qu'à Robert : « Pardonner vos ennemis. » Quinze jours après elle vint me remercier, elle était débarrassée et tranquille. Elle reste dans la commune de Saint-Pierre, à 6 kilomètres de ma résidence.

Toujours même succès dans mes guérisons. Quand la distance est trop grande, je réclame le secours de l'excellente somnambule, M^me^ Samier, 14, rue Beautreillis, à Paris, et nous guérissons. Faites tout ce que vous pourrez pour débarrasser les Robert. Notre frère Bouyer Charles me seconde. SAUVAGET.

Nota : Que les Robert s'amendent, deviennent doux et bienveillants, et notre action sera certaine; le contraire nous met dans une impuissance absolue.

PENSÉES DE VICTOR HUGO ET PAROLES DE M. DE LESSEPS

Voici des pensées de V. Hugo que votre comité de lecture peut faire insérer dans la *Revue spirite*.

La dernière fois que j'ai vu chez lui V. Hugo il m'a dit : « Si « nous ne nous revoyons plus en ce monde nous nous retrouve- « rons dans l'autre. »

Vous y croyez donc « énormément »? lui dis-je.

Il était spirite, j'ai rencontré sa femme et sa fille, il y a vingt ans, à Londres, dans le salon de M^me^ Milner Gibson; elles étaient toutes les deux spirites aussi.

Après la mort de ses deux fils V. Hugo a écrit des pensées dont voici la fin :

« En attendant on meurt, et ceux qui meurent laissent derrière eux ceux qui pleurent.

Patience, on n'est que précédé. Il est juste que le soir vienne pour tous.

Il est juste que tous montent l'un après l'autre recevoir leur paye. Les passe-droits ne sont qu'apparents.

La tombe n'oublie personne. Un jour, bientôt peut-être l'heure qui a sonné pour les fils sonnera pour le père.

La journée du travail leur sera finie, son tour sera venu ; il aura l'apparence d'un endormi; on le mettra entre quatre planches, il sera ce quelqu'un d'inconnu qu'on appelle un mort, et on le conduira à la grande ouverture sombre.

Là est le seuil impossible à deviner. Celui qui arrive est attendu par ceux qui sont arrivés. Celui qui arrive est le bienvenu. Ce qui semble la sortie est pour lui l'entrée.

Il perçoit distinctement ce qu'il avait obscurément accepté; l'œil de la chair se ferme, l'œil de l'esprit s'ouvre, et l'invisible devient visible. Ce qui est pour les hommes le monde, s'éclipse pour lui. Pendant qu'on fait silence autour de la fosse béante, pendant que des pelletées de terre, poussière jetée à ce qui va être cendre, tomberont sur la bière sourde et sonore, l'âme mystérieuse quitte ce vêtement, le corps, et sort lumière, de l'amoncellement des ténèbres. Alors pour cette âme les disparus reparaissent, et les vrais vivants que dans l'ombre terrestre on nomme les trépassés, emplissent l'horizon ignoré, se pressent, rayonnants, dans une profondeur de nuée et d'aurore, appellent doucement le nouveau venu, et se penchent sur sa face éblouie avec ce beau sourire qu'on a dans les étoiles.

Ainsi s'en ira le travailleur chargé d'années, laissant, s'il a bien agi, quelques regrets derrière lui, suivi jusqu'au bord du tombeau par des yeux mouillés peut-être et par de graves fronts découverts, et en même temps reçu avec joie dans la clarté éternelle ; et si vous n'êtes pas du deuil ici-bas, vous serez là-haut de la fête, ô mes bien-aimés!

V. Hugo.

Dans un discours que V. Hugo prononça à Guernesey, sur la tombe d'une jeune fille, il dit : « Les morts sont les invisibles, « mais ils ne sont pas les absents. »

Autre part :

« C'est un élargissement sublime que la tombe : on y monte « étonné d'avoir cru qu'on y tombe. »

Votre toute dévouée,

M. Besson.

A sa réception académique M. de Lesseps a dit: « Vous n'ignorez pas qu'aux heures poétiques de la jeunesse, entrant dans l'étude des premiers temps de notre race, Henri Martin, on l'a dit du moins, s'était épris du culte druidique. Ce Celte de Saint-Quentin s'était fait initier, prétendait-on, aux mystères de la religion terrible ; on le soupçonnait même de l'avoir embrassée secrètement et de pratiquer à huis clos ses rites. Est-ce vrai? est-ce faux? a-t-il passé par cet excès d'enthousiasme et de conviction? Rien n'est moins certain ; mais qu'importe en tout cas, cela l'a-t-il empêché d'écrire l'histoire de France? la plus complète que l'on ait encore écrite? »

Dans la réponse faite par Renan j'ai lu : Le premier des devoirs que l'homme a dû s'imposer pour devenir vraiment maître de la planète qu'il est venu habiter, a été de redresser en vue de ses besoins, les combinaisons, souvent malheureuses, que les révolutions du globe, dans leur parfaite insouciance des intérêts de l'humanité, n'ont pu manquer de produire, etc., etc.

FAUSSE ASSIMILATION DU SPIRITISME AVEC LE CATHOLICISME

Dans un article du 9 courant, intitulé Religion et superstition, le *Réveil méridional* a assimilé aux extravagances du catholicisme, le magnétisme et le somnambulisme. Il a reçu cette réponse :

« Avant d'entrer en matière, nous tenons à déclarer que devant notre insuffisance nous avons hésité à répondre à l'élégant écrivain auteur de l'article ; mais le devoir commande, nous obéissons.

Les idées que nous allons défendre, nous les défendons avec toute l'énergie dont nous sommes capables, parce que nous sommes assurés que de la vulgarisation et de l'acceptation de ces idées par les masses, dépend l'avenir de la République, de la Démocratie et du Socialisme. L'auteur de l'article a voulu marier ce qui hurle de se trouver ensemble, les vieilles croyances surannées qui s'en vont, et les idées et les doctrines nouvelles qui viennent tout vivifier.

Il a fait sans s'en douter peut-être une monstruosité, car il fait embrasser Torquémada par Victor Hugo. Il a voulu fiancer la lumière éclatante et triomphante à la nuit qui disparaît. Que nous dit-il? « Avant de mourir les religions se transforment en vulgaires superstitions; elles ont tant parlé du bien et du mal, du bon Dieu et du diable..... »

Quand l'auteur parle des vieilles religions qui ont vécu, nous

sommes avec lui ; mais quand il confond et qu'il assimile le magnétisme, le somnambulisme et leur congénère le spiritisme, avec les vieilles défroques du catholicisme clérical, ceci est autre chose. Au nom de la philosophie spirite, nous protestons contre cette assimilation que les athés nous jettent à la face. Oui, nous croyons en Dieu, mais non au Dieu des prêtres. Oui, nous croyons au lendemain de la mort ; pendant qu'on s'éteint dans le monde d'au deçà, on se réveille dans le monde d'au delà ; pour nous la mort n'existe pas ; pour nous, la mort, c'est le passage de l'être préexistant de l'ordre matériel à l'ordre spirite.

Et nous dirons aux foudres de science qui se croient trop grands pour étudier ces choses et auxquels il faut une mort qui anéantisse leur être agissant et pensant, que cette mort, ils ne l'auront pas ; elle n'existe pas, car la vraie science a dit : « Rien ne se perd, le plus ne peut devenir le moins.» Dans la grande nature tout progresse, voilà la vérité.

Nous ajoutons que si les grands docteurs n'ont point trouvé l'âme sous leur scalpel, les philosophes Socrate, Platon, Pythagore parmi les anciens, et pour ne parler que de celui qui représente le siècle, parmi les modernes, Victor Hugo, ceux-là, interprètes reconnus de la pensée humaine, ont trouvé l'âme..... Que si aux philosophes, aux sages et aux poètes, il faut joindre les hommes éminents qui représentent la science, nous citerons les Crookes, les Cox, les Wallace, de l'Académie royale de Londres ; en Allemagne, les éminents professeurs de l'Université, les Zoolner, les G. Weber, les Th. Fechner, etc. En France, Senard, Delphine de Girardin, Louis Jourdan, Sardou, J. Raynaud, Maurice Lachâtre, Vacquerie, l'ami et collaborateur de Proudhom, Charles Fauvety, le brillant écrivain de la religion laïque ; citons pour finir l'historien national, Henri Martin, qui croyait aux mêmes idées et les a enseignées et développées dans ses esquisses sur les Gaulois, nos pères, qui croyaient à la vie future et à la réincarnation.

Mais si nous voulions citer tous les noms des hommes illustres qui préconisent nos idées, les colonnes du *Réveil* n'y suffiraient pas. Trêve donc de pareilles assimilations. Laissons les doctrines du passé aux hommes du passé, et les doctrines de vie et de rénovation aux hommes de l'avenir et nous avons la prétention d'être de ceux-là ; nous sommes avec vous quand vous dites que Victor Hugo a repoussé le passé, parce que nous l'avons repoussé avec lui et comme lui ; mais malgré vos assertions nous maintiendrons toujours, parce que c'est la vérité, que Victor Hugo est

avec nous et avec nos doctrines : nous ne permettrons pas que des hommes sans sanction s'emparent du glorieux génie.

Et comme nous voulons tout prouver ici nous citerons les lignes suivantes :

« ..... Il acceptait la mort avec la plus entière tranquillité. Toute sa vie il l'avait regardée en face, comme celui qui n'a rien à craindre d'elle. Il avait d'ailleurs une telle foi dans l'immortalité de l'âme, que la mort n'était pour lui qu'un changement d'existence et la tombe que la porte d'un monde supérieur. »

(Extrait du *Rappel* du 24 mai 85. A. Vacquerie.)

Est-ce significatif cela?

Et maintenant que nous nous sommes expliqués, assurés que l'avenir éclairera toutes choses, nous renonçons, quant à nous, à toute récrimination ultérieure. Nous déclarons vouloir vivre en bonne confraternité avec tous les hommes de progrès, quelles que soient d'ailleurs leurs croyances philosophiques; nous ne demandons pour nous que ce que nous avons toujours demandé : la réciprocité. » — Toulouse, le 9 juin 1885.

(Extrait du *Réveil méridional*. J. Laforgue.)

L'ŒUVRE DES LIBÉRÉES DE SAINT-LAZARE

Nous demandons pardon au lecteur de revenir sur un sujet tout récemment traité : « Le fonctionnement des services de l'œuvre » et nous remercions le journal qui veut bien insérer ces lignes. Mais nous avons cru qu'il était indispensable de préciser à nouveau notre situation pour calmer certains esprits chagrins qui cherchent à nous décourager.

M. Legouvé, dans une conférence prononcée à l'heure de nos épreuves, en 1870, et qui a pour titre « L'alimentation morale », dit : « Celui qui verse en moi le découragement est aussi cou-« pable que celui qui jette une substance malfaisante dans nos « aliments, car lui aussi il m'empoisonne. » Aussi demandons-nous à être encouragés.

Oui, nous ne faisons pas encore tout le bien que nous désirons — nous sommes pauvres — mais nous espérons ne pas l'être toujours ; les résultats que nous obtenons déjà, le bien que nous cherchons à réaliser nous attireront des sympathies nouvelles. Nous obtiendrons comme récompense de nos efforts des convictions sincères.

A notre premier asile les femmes et les enfants sont nourris, habillés et couchés convenablement ; ils ont le nécessaire.

Dans ce petit foyer ils sont une famille, ils y apprennent à connaître l'existence qu'ils sont appelés à partager dans le monde peu fortuné qui les attend.

Quand les mères viennent reprendre leurs enfants, elles nous remercient, car durant le séjour à l'asile, ces petits corps amaigris se sont fortifiés, les joues sont redevenues roses, l'expression de langueur a disparu ; en deux mois souvent l'enfant s'est transformé : quelle joie, quel repos pour les mères !

Non, nous ne voulons pas nous laisser abattre, malgré les craintes des sceptiques ou des personnes qui ont des partis pris. Loin de nous arrêter en aussi bon chemin, nous marchons encore, nous ouvrons une deuxième petite maison de famille.

Nous commençons à sentir la fatigue, nous qui travaillons depuis plusieurs années ; mais, nous avons espoir dans ceux qui nous lisent et suivent nos travaux pour nous aider, et nous succéder.

L'œuvre des libérées de Saint-Lazare à son début devait se faire connaître et affirmer les principes ; elle n'offrait qu'un léger secours à la femme malheureuse et tombée, mais elle lui donnait des conseils.

La tâche était déjà difficile, les idées de solidarité, de pardon, étaient peu admises, il y a quinze ans, date de la création de l'œuvre.

Mais les souffrances supportées en 1870, ont fait germer des sentiments nouveaux d'indulgence et de justice ; des consciences se sont éveillées, des cœurs se sont émus ; l'initiative privée s'est mise à l'œuvre, de toutes parts ont voit surgir le désir de faire le bien.

Les tristes événements auxquels nous faisons allusion plus haut, ont eu des conséquences terribles pour notre pays ; des industries se sont déplacées, des chômages sont survenus et la misère a grandi.

L'œuvre des libérées de Saint-Lazare désirant toujours développer sa bienfaisante influence a cherché le remède à cet état de choses. — Elle a songé aux tristes conséquences de l'insuffisance des salaires féminins s'aggravant du chômage, de la maladie et de l'ignorance ; car la femme sait rarement un métier à fond.

La charité est impuissante à soulager ces infortunes, et le pourrait-elle, qu'il lui faudrait agir avec une extrême prudence, car la charité dégrade ou amoindrit celui qui reçoit.

De toutes parts on cherche des ressources nouvelles, des professions plus lucratives pour améliorer le sort de la femme.

Mais est-il toujours utile de créer ? Souvent ne suffit-il pas d'améliorer ce qui existe pour le transformer ?

Cette observation amène tout naturellement à parler d'une industrie qui tend à disparaître, celle des fleurs artificielles, si féminine, si parisienne, si française, qui possède les qualités fondamentales recherchées pour un métier de femme.

C'est coquet, cela peut se faire à la maison, prend peu de place, nécessite peu de frais et possède le grand avantage de procurer encore un léger profit aux membres inoccupés de la famille, en leur permettant sans apprentissage de faire quelques apprêts qui économisent du temps et facilitent la tâche de l'ouvrière.

S'il y a nécessité d'interrompre le travail pour un motif quelconque, il peut se reprendre sans en compromettre l'exécution.

Malgré tous ces avantages les parents ne veulent plus que leurs filles soient fleuristes ; les fabricants s'alarment de ces résolutions, le nombre des ouvrières diminue et l'heure sonnera bientôt où elles feront défaut si on ne fait pas d'apprenties.

Les patrons ne veulent plus courir le risque de ces éducations — le commerce est difficile — les frais de maisons sont considérables, les apprenties sont souvent onéreuses et les contrats sont rarement respectés par les parents.

Il appartenait aux Ecoles professionnelles, il nous semble, de former des ouvrières pour cette industrie ; mais elles ne se sont pas senti la force de lutter contre le courant d'opinions, elles maintiennent les cours dans les Ecoles où ils existent et n'en veulent pas créer de nouveaux.

L'œuvre qui voit toujours dans la charge des enfants l'obstacle au relèvement de la femme, y joignant ses idées de patronage et de moralisation a saisi avec empressement l'occasion de tenter de faire un peu de bien en s'occupant de la question des apprenties.

Il y a quinze mois elle a fondé son premier asile sous un aspect bien simple.

Aujourd'hui, l'œuvre propose d'en créer un second sous la même forme pour les enfants plus âgés qui iront en apprentissage.

On placera à la tête de ces maisons pour les diriger des demoiselles ou des veuves que des revers de fortune auront déclassées, — de la sorte ces personnes trouveront encore la facilité de vivre honorablement ; il leur suffira d'être bonnes.

Des jeunes filles leur seront confiées auxquelles elles donneront leurs soins et de sages conseils.

La société paiera tant par jour et par tête pour la nourriture et la surveillance des fillettes et prendra à sa charge le loyer, le chauffage, l'éclairage et l'entretien de cette maison modeste.

Les jeunes filles partiront le matin à leur travail, reviendront le soir au foyer familial comme on rentre chez sa mère en sortant de l'atelier.

Dans le jour elles auront travaillé chez des patrons recommandés par la société paternelle des fleurs.

Ces messieurs veulent bien nous promettre de réunir leurs efforts aux nôtres et nous aider de leurs conseils.

Par cette combinaison, l'œuvre espère atteindre le but qu'elle poursuit : aider la femme dans le présent, songer à son avenir en l'instruisant, lui fournir un gagne-pain et relever sa dignité par le travail.

Par cette tentative, nous rendrons peut-être à Paris une profession de luxe et de goût qui lui appartient. Nous répondrons aux vœux d'une classe d'industriels qui souffrent à l'heure présente. Nous soulagerons bien des misères et contribuerons pour une faible part à jeter un petit rayon d'espoir sur un des côtés de la question féminine et humanitaire.

Isabelle BOGELOT,

Membre du Conseil de l'œuvre, rue Albouy, 5, Paris.

LE P. M. CURCI ET LE VATICAN

PHÉNOMÈNE PSYCHOLOGIQUE ÉCLATANT (1).

Profondément abreuvé d'amertume et bien convaincu qu'il n'agissait point sous l'influence d'illusions funestes, le P. Curci partit pour Florence ayant dans sa tête la conception de son livre qu'il espérait écrire dans l'espace de deux mois, et publier dans les premiers jours d'août; un incident que nous allons relater faillit tout faire échouer! Avant de quitter Rome il avait communiqué le but de son travail à quelques sommités savantes et pieuses qui l'approuvèrent complètement.

Dès qu'on sut qu'il devait publier un livre, cela prit les proportions d'un événement et à peine venait-il d'en écrire quelques pages, qu'un des principaux journaux romains lança un article,

(1) Voir la *Revue spirite* du 1er mai 1884, p. 284.

dans lequel il était dit que le P. Curci s'était mis en révolte contre l'Église et contre le Pape (ribellato alla Chiesa e dal Papa), en blâmant avec sévérité les mesquineries des cardinaux, etc., etc.; cela provoqua un déluge (diluvio) de lettres, anonymes ou signées, dans lesquelles on l'exhortait, on le suppliait de ne pas donner à l'Église ce grand scandale.

Assailli ainsi de toutes parts et redoutant de surexciter les esprits, il abandonna son projet et fit même publier dans un journal de Florence qu'il n'avait jamais songé à écrire le livre qu'on lui attribuait; il s'en remettait à la grâce divine.

Pour dissiper le trouble que lui causait cette lutte occulte avec le Vatican, il voulut traiter un autre sujet différent du premier, touchant aux questions scientifiques; avec toute sa volonté il se livra à ce nouveau travail, mais il observa en lui, pour la première fois de sa vie, un phénomène psychologique qui l'effrayait par sa nouveauté : sa mémoire était rebelle à traiter tout autre sujet que celui qu'il avait abandonné; malgré ses efforts pour élaborer son sujet scientifique, sa première idée se présentait seule à l'exclusion de toute autre; il se raidit avec une opiniâtreté sans pareille contre la force invisible, griffonna le premier chapitre de son second projet avec tant de peines et un tel décousu, qu'à la première lecture il n'eut plus le courage de continuer; il déchira ces prémices.

Il voulut vaincre et fut vaincu! (volendo vincere, fui vinto).

Son premier sujet, mûri depuis longtemps, remplissait son esprit et voulait absolument voir le jour, semblable à la fleur qui veut éclore sous les effluves du printemps; il y pensait avec plaisir, et le titre de son livre : *Le scandale au Vatican*, était bien fait pour secouer les consciences car il appelait l'attention sur le grave scandale qui fait attribuer à l'être humain tout ce qui est d'essence divine, et qui n'est point autre chose que de l'idolâtrie!

Il y a quatre siècles que ce scandale dure, et après avoir si puissamment contribué à créer le grand schisme du XVI[e] siècle, de nos jours il est encore la cause d'un autre schisme moins bruyant, dont les conséquences sont aussi grandes.

Pour rendre éclatante la vérité, il fallait arracher le masque aux usurpateurs du pouvoir divin, lesquels en font un indigne trafic pour chercher leur profit et posséder le bien-être possible sur la terre, aux dépens des ignorants et des fanatiques.

On eût pu mettre en tête du livre du *Père Curci* cette épigraphe: *Ecce quem adorastis!* (voilà celui que vous avez

adoré), afin d'éclairer les bons chrétiens indignement abusés jusqu'à nos jours.

Ce vénérable prêtre répudiant toute pensée d'orgueil et de présomption ne prétend pas être inspiré; il possède, dit-il, la paix du cœur bienfait inappréciable, et trouve en toutes choses la main de Dieu, croyance qu'il a si heureusement adoptée pour défendre la cause et l'honneur de l'Église. Dans cette conviction il a repris son ouvrage qu'il a terminé avec une facilité étonnante, en dépit de toutes sortes d'obstacles matériels que l'Église lui a suscités.

Capitaine ROBAGLIA.

(*A suivre.*)

PUSILLANIMITÉ

Dans un remarquable discours, le 19 novembre 1884, l'évêque de Mexico a courageusement arboré le drapeau du spiritisme et en a fait un éloge sérieux, constatant que, désormais, cette science nous révèle ce qu'il y a de plus important pour une famille humaine, *le royaume de Dieu*. Honneur à ce pasteur, qui l'un de premiers a vaincu cette faiblesse ordinaire à l'homme, la pusillanimité.

La victoire remportée sur lui-même par ce digne pasteur lui permettra de monter bien plus vite l'échelle de gravitation générale qui conduit à Dieu. Son discours ne sera pas le dernier du même genre, espérons-le ; ce pasteur de Mexico a puissamment contribué au progrès de ses frères, par l'oubli qu'il a fait de sa personnalité au profit des autres.

Sur un globe inférieur, tel que la terre, les soi-disant pasteurs des âmes de longtemps n'imiteront leur collègue de Mexico ; retenus et comme enchaînés par de vains préjugés, ils le sont encore par la cupidité.

Le spiritisme, ils le connaissent, et à ce nom, ils frémissent; ils sentent qu'en lui existe, immense, une force qu'ils voudraient atténuer à tout prix, leur orthodoxie, œuvre des hommes, n'étant pas en harmonie avec les enseignements du monde invisible ; si le spiritisme est d'accord avec les enseignements du Christ, il ne l'est pas avec leur christianisme moderne façonné à leur image et c'est ici le cas de dire : « *Et faciunt semper homines Deum ad similitudinem eorum.* » Et les hommes tendent toujours à faire Dieu à leur image.

L'évêque de Mexico lève le voile qui couvre la lumière, et ses collègues de tous les cultes tiennent soigneusement le boisseau

sur la lumière; ils placent des gardes autour du boisseau, afin que les créatures, qui sont dans les ténèbres, vivent et meurent sans avoir vu et profité de la lumière qui les guiderait comme un phare éclatant sur le chemin périlleux de la vie terrestre.

Il est vrai, toutes les créatures humaines arrivées à un certain degré d'intelligence peuvent, par leur droiture d'intention, obtenir une lumière intérieure, intuitive, une sorte de baromètre de la conscience; mais quelle différence se produirait chez elles, s'il leur était donné de connaître leur destinée, les lois immuables de solidarité entre tous les êtres raisonnables et toutes les révélations apportées par les habitants de l'espace universel?

Le spiritisme, que l'évêque de Mexico appelle *le royaume de Dieu*, n'est pas seulement le cauchemar des clergés de tous les cultes rivés à la matière ou retenus par la pusillanimité; les journalistes en général, et tous les pauvres égarés qui, sans raisonnement, et sans vouloir précisément que le firmament soit une œuvre humaine, voudraient le néant avant toutes choses, combattent aussi le spiritisme de tout leur pouvoir.

Ils ne veulent pas qu'un monde invisible existe pour nous, à plus forte raison ils ne veulent point admettre que ce prétendu monde invisible puisse avoir des relations avec nous.

Ils ne sont pas certains que le néant soit une réalité, car, comment le seraient-ils d'une chose qui n'existe pas? Mais ils le veulent, quand même, à l'aide de mauvais esprits qui leur prêtent leur concours malveillant; sans qu'ils s'en doutent, ils sont incités à propager les idées matérialistes.

Recueillons-nous, humilions-nous, au milieu d'un monde sceptique ou pusillanime. Agissons, prions, afin qu'à l'exemple du courageux pasteur de Mexico, d'autres voix, pleines d'autorité, fassent entendre quelles vérités doivent conduire au *royaume de Dieu*, et nous apprennent à vaincre la honteuse pusillanimité.

5 mars 1885.

UN SPIRITE de Montélimart.

ÉTUDES SUR L'ORGUEIL, PAR UN ESPRIT

Voir la *Revue* du 15 mai 1885.

27 *février* 1885. Il y a des variétés de l'orgueil que je n'ai pas encore passées en revue, parce que ce sont des exceptions. De ce nombre est l'orgueil mal placé qui pousse le bandit, le voleur, l'assassin à faire des prouesses criminelles pour se faire valoir aux yeux de ses pareils. C'est l'orgueil du crime. Vous trouveriez

ce mobile, à de certains moments, inspirant les actions les plus basses dans les milieux les plus abjects. Mais, je le répète, ce sont des exceptions, car le mobile des frères arriérés des bas-fonds de l'humanité est presque toujours l'égoïsme.

Il me reste à parler de sentiments qui sont les mobiles de l'humanité terrestre dans beaucoup de circonstances, et de rechercher quels rapports ils ont avec l'orgueil. Je veux parler de ces sentiments nommés tantôt amour-propre, tantôt émulation, qui poussent quelquefois petits et grands à faire des efforts considérables pour faire mieux que leurs rivaux ou leurs émules, se faire distinguer ainsi par leurs juges, et acquérir la réputation ou la renommée.

Ces sentiments produisent beaucoup de bien dans notre humanité arriérée en poussant à travailler, et par conséquent à avancer; beaucoup de natures, sans ce mobile, resteraient souvent paresseuses et même inertes. Ils produisent du mal aussi en surexcitant le sentiment personnel et ramenant ainsi à l'égoïsme, et en étant par là un obstacle sérieux aux sentiments fraternels qu'ils empêchent de se développer. Mais, somme toute, ils ont été jusqu'ici pour notre activité un stimulant précieux.

Il est difficile de considérer l'émulation, l'amour-propre, comme étant d'une autre nature que l'orgueil. C'est bien une satisfaction d'orgueil que ces sentiments recherchent. Celui qui en est animé veut se mettre en état de dépasser le niveau ordinaire. Seulement il ne croit pas d'ores et déjà qu'il a atteint le but, et il fait tous ses efforts pour y parvenir. C'est là surtout ce qui le distingue de l'orgueilleux pur et simple, qui s'attribue naïvement une importance particulière, qui sait très mauvais gré à ceux qui semblent la méconnaître, en un mot qui se croit beaucoup sans avoir rien fait et sans vouloir rien faire pour cela. Ceci est l'orgueil mauvais et haïssable. L'amour-propre et l'émulation sont l'orgueil bon et utile.

Je ne pense pas que l'on puisse dire que la différence consiste dans l'intensité du sentiment. Je crois plutôt qu'elle est tout entière dans la différence d'avancement intellectuel et de lumières chez ces deux variétés d'orgueilleux. Aux arriérés l'orgueil bête et nuisible, aux avancé l'orgueil éclairé et profitable.

Mais l'orgueil le meilleur et le plus utile ne vaut rien, et s'il est l'indice d'un assez grand avancement intellectuel, il est en même temps l'indice d'un faible avancement moral. Il peut nous rendre des services tant que nous sommes attardés sur la route du véritable progrès, mais il est bien certain que nous ne pour-

rons être heureux que lorsque nous nous serons débarrassés, après l'égoïsme, de cet autre parasite moral. Il faut que nous arrivions à faire le bien pour l'amour de nos frères et du bien lui-même. Il faut que nous arrivions à travailler non pas pour acquérir les satisfactions de l'égoïsme, non pas pour acquérir les satisfactions de l'orgueil sous quelque nom qu'il se présente à nous, mais pour être de plus en plus utiles à la collectivité de nos frères, et en même temps pour apprendre de plus en plus ce que nous ignorons ou ce que nous savons mal.

Le bien pour le bien, le travail pour le progrès, voilà quelle doit être un jour notre devise. Ce jour-là l'égoïsme et l'orgueil ne seront plus pour nous que des souvenirs pénibles, comme l'est le souvenir d'un cauchemar. En nous rappelant les souffrances qu'ils nous ont fait éprouver, nous apprécierons mieux le bonheur qui alors sera notre partage. Mais avant d'en être là, mes amis, que d'épreuves diverses et que d'existences! Notre bonheur sera le fruit de notre travail. Prenons donc pour devise : *Laboremus*!

(Un Esprit. *Groupe Bizontin.*)

VICTOR HUGO. — MÉDIUM CÉPHAS

La France vient de faire de splendides funérailles à son grand poète ; elle a ainsi réparé l'injustice commise envers lui lorsqu'il quitta la vie sous un autre nom, car Victor Hugo n'est autre que X... revenu après un court séjour dans l'erraticité pour continuer l'œuvre entreprise. Cette œuvre, nous la connaissons tous ; il voulait relever les humbles et abattre les superbes.

Durant sa vie tourmentée du dix-huitième siècle, il a travaillé incessamment à éclairer les masses, à leur faire comprendre combien elles étaient victimes de l'arrogance des grands ; il s'est surtout élevé contre l'oppression des prêtres qu'il a poursuivis de ses sarcasmes et flagellé de ses vers. Aussi ceux-ci se vengèrent-ils en lui refusant les honneurs funèbres. C'est cet outrage suprême adressé aux restes de X... par le clergé de son temps que le peuple français a réparé aux obsèques de Victor Hugo. — Les prêtres n'avaient pas voulu suivre les dépouilles de X... Victor Hugo refuse leur concours : c'est juste et logique.

L'illustre poète a fait dans cette existence un pas de plus dans la voie où la France et le monde civilisé ne tarderont pas à le suivre. X... croyait simplement à Dieu, mais ne s'était pas préoccupé de ce que devient notre âme après sa séparation du corps.

Hugo a affirmé hautement dans de nombreux passages de son œuvre sa croyance à l'immortalité de l'âme, à la solidarité de notre existence terrestre avec nos vies d'outre-tombe. Son testament est comme le résumé de toutes les préoccupations de sa dernière existence : il a un souvenir pour les pauvres, il demande une prière à toutes les âmes, il confesse sa foi en Dieu.

Si on réfléchit à ces paroles suprêmes de celui qui envisageait la mort d'un regard assuré, on ne peut s'empêcher d'être frappé de leur grandeur tout en admirant leur simplicité. Toute sa vie Victor Hugo avait pensé aux malheureux, aux pauvres dont il a voulu par un dernier élan du cœur, partager l'humble corbillard. Il n'a pas un instant perdu de vue la question sociale à travers les péripéties de son existence : il portait dans son cœur tous les malheureux et il n'a cessé de faire appel aux heureux du monde pour les déclassés, pour ceux qui n'avaient pas de quoi abriter leur tête. Cet appel sera-t-il entendu ? Nous le désirons sans oser y compter. L'égoïsme des satisfaits est si grand, leur indifférence pour les malheurs d'autrui est si profonde, qu'il faudra peut-être de terribles catastrophes pour rétablir l'équilibre présentement troublé au profit de quelques individualités ambitieuses et égoïstes. Mais la semence jetée dans les œuvres de Victor Hugo finira par fructifier : son immense amour pour les déshérités ne manquera pas d'avoir sur la fin de ce siècle et le commencement de l'autre l'influence que les écrits de Voltaire exercèrent sur le dix-huitième siècle. — Les idées précèdent toujours les actes et les préparent en agissant sur les consciences et en portant la lumière là où régnaient les ténèbres.

Il y a aussi la question de la croyance en Dieu et en l'immortalité de l'âme : elle est appelée à régénérer l'humanité en lui faisant comprendre que chacun de ses membres subit infailliblement à travers ses nombreuses existences les conséquences de ces actes passés ; il ne s'agit pas de croire qu'en s'adressant au ministre d'une religion au moment de la mort on obtiendra le pardon de tous les méfaits d'une longue vie mal employée. Non ! — La Justice éternelle, celle qui préside à l'évolution de tous les êtres, exige qu'on répare le mal qu'on a fait avant de prendre rang parmi les esprits heureux. Le pardon du prêtre est insuffisant à détruire le passé : nos œuvres restent avec leurs conséquences, bonnes ou mauvaises, et rien ne peut faire qu'elles ne se produisent en leur temps. Ce que nous pouvons obtenir par les prières *sincères et désintéressées*, c'est que les bons esprits nous éclairent et déterminent chez nous des réflexions à la suite desquelles

nous apprécierons exactement notre situation, et nous prendrons de salutaires résolutions pour l'avenir. C'est ce qu'a compris Victor Hugo lorsqu'il a dit : « Je demande une prière à toutes les âmes. » Il affirmait ainsi en connaissance de cause, l'influence réciproque entre incarnés et désincarnés, et il appelait à son secours les frères de l'espace comptant sur leur assistance pour échapper aux étreintes de la matière et s'élever dans la région sereine des esprits supérieurs.

Sa dernière parole a été une adoration à Dieu. C'est une grande leçon pour nos savants officiels qui n'ont pas assez de dédains pour ceux qui affirment hautement leur croyance en un être suprême directeur souverain et cause première de l'univers. Ils n'oseront pas reprocher à Victor Hugo cet acte de foi qu'ils ont traité chez d'autres de *faiblesse sénile*. Prions pour eux, appelons sur leur conscience les inspirations des esprits élevés; adjurons ces *véritables ministres* de Dieu de multiplier les manifestations spirites de façon à rendre éclatante pour tous la réalité de la vie future et des communications entre les vivants et les morts. Le jour où les doctrines spirites auront pénétré dans l'esprit des classes dirigeantes, et amolli le cœur des riches par leurs enseignements fraternels, l'œuvre des Voltaire, des Victor Hugo, sera bien près d'être achevée, et les pauvres, ces humbles amis du grand poète verront se lever enfin pour eux le jour de la justice.

QUESTIONS SPIRITES, SOUVENIR DES INCARNATIONS (1)

D. Les Esprits peuvent-ils se souvenir de toutes leurs incarnations précédentes ?

R. Que diriez-vous d'un homme qui en se réveillant le matin n'aurait aucun souvenir de ce qu'il a fait et dit la veille. Qui n'aurait nulle connaissance, nulle suite dans ses travaux, et ne reconnaîtrait aucune de ses entreprises commencées les jours précédents ?

Vous diriez : il est tombé en enfance, ou une paralysie du cerveau affectant la mémoire l'a frappé tout à coup.

C'est, en effet, une paralysie de la mémoire de l'esprit qui peut en certain cas oblitérer le souvenir des vies précédentes. C'est quelquefois une miséricorde ou une prévoyance pour que l'es-

(1) Cette communication fait partie du 2e vol. : *Les Vies mystérieuses*, que l'auteur va mettre sous presse.

prit ne se décourage pas en appréciant tout le mal dont il s'est chargé.

La cause de ce manque de mémoire est la même qui empêche l'esprit de se souvenir lorsqu'il était incarné, et de fait, son périsprit est encore tellement grossier et corporel qu'il peut faire l'office de corps et voiler telle ou telle faculté, telle ou telle partie des incarnations.

N'avez-vous pas aussi des lacunes dans votre mémoire ? Vous vous rappelez une circonstance de la journée précédente, et une autre circonstance de la même journée vous échappe. — Tout esprit assez avancé pour entrer dans les rangs moyens de la vie ultra terrestre possède la mémoire spirituelle plus ou moins développée et entière, comme l'incarné lui-même possède une mémoire plus ou moins heureuse ; la règle est la même et l'effet est semblable. Seulement, l'homme n'est pas l'auteur de son plus ou moins de mémoire pendant sa vie, mais l'esprit est cause du plus ou moins de mémoire qu'il possède après la mort.

D. Les Esprits se rendent-ils compte de la réincarnation de l'un d'eux lorsqu'ils le voient disparaître ?

R. Mais non, pas tous — les Esprits ont plusieurs motifs de disparaître du milieu où ils sont ; les hommes n'en ont qu'un : la mort. — Les Esprits peuvent changer de groupe, de région ; on ne sait pas où ils sont ; du moins ce ne sont que les esprits bas et inférieurs qui ne savent pas ; car tout autre connaît la loi d'Incarnation qui relie le passé à l'avenir par la série des vies progressives. Cette loi magnifique et suprême, preuve de la justice en même temps que de la miséricorde divine, échappe au sens obtus et railleur des êtres bas ou systématiques. N'y en a-t-il pas qui prétendent ici que la mort par la pendaison est la seule méritoire, la seule qui sauve un Esprit du gouffre ténébreux ?... toutes les sottises sont possibles quand on a affaire à certaines catégories d'êtres.

Lorsqu'un esprit moyen, bon, capable de progrès rapides, ayant dépassé les difficultés premières des vies pénibles et ignorantes pendant lesquelles il a sourdement et obscurément travaillé comme la racine sous la terre, quand un Esprit dis-je est arrivé à ce point, il n'y a plus pour lui de doute sur ce sujet : la réincarnation, il y pense comme vous pensez à l'heure de votre mort ; il s'y prépare de même car c'est une mort pour l'esprit, il va aussi y affronter l'inconnu et la conséquence de ses fautes — c'est une mort. — Il est entouré, conseillé, pleuré même de ses amis qui le suivent jusqu'à la limite extrême où il doit disparaître, il est

pleuré, oui; car il était aimé, il avait son rôle, son utilité, son emploi, parmi les autres esprits, et il leur manque ; on hérite même de lui :

Sa demeure, s'il le veut, persiste et passe à celui à qui il veut la laisser, — elle persiste même sans être donnée, si l'Esprit le veut, et sans destination particulière. C'est donc une mort comme la vôtre et celui qui est parti peut être aussi l'objet de la pensée et des vœux de ceux qui sont restés. N'avez-vous pas de même, élus terrestres, un esprit ami qui veille sur vous, qui vous encourage, vous avertit et vous console? là, dites-vous est le privilège des Esprits; mais n'avez-vous pas aussi ce privilège? ne pouvez-vous suivre de la pensée l'être regretté ; lui parler dans la prière, lui donner aide, appui, consolation, lui envoyer dans l'effluve de la prière les vœux, les secours que vous lui destinez?

Même chose amis, tout cela même chose. Le ciel est voilé pour la terre; la terre est voilée pour les cieux ; la pensée seule et la prière traversent l'espace et réunissent ces deux régions.

D. Comment expliquer que l'Amérique, l'Angleterre, l'Inde n'admettent point la réincarnation qui nous semble la base du spiritisme?

R. Aucun mauvais esprit ne croit aux vies successives, soyez-en sûrs, parce qu'aucun d'abord n'a de souvenir ni vision, ensuite parce que la souffrance morale et l'orgueil du mal qu'il a fait l'empêchent de se rendre justice, vous l'avez vu bien souvent : sitôt qu'un être mauvais a conçu le repentir il comprend qu'il faut une expiation pour racheter ses torts; il la demande et s'y prépare tout en frémissant, mais il s'y prépare. — Souvent même, il arrive que le souvenir partiel de ses torts antérieurs à sa dernière vie, lui soient connus, et qu'il les voie dans le jour confus d'un vague souvenir. — Cela, dès que le moral s'est amélioré sous la pression du repentir. Sans cela aucun souvenir, aucune prévision.

Un esprit, s'il est bon et avancé, ne peut se manifester lui-même, à moins qu'il ne reste quelque temps à proximité de la terre, soit pour une demande qui lui a été faite avant la mort et qui l'engage par une promesse, soit pour une mission qu'il se donne ; autrement il s'élève comme l'alouette rapide et perçant les airs, et s'élève tout en haut ; il s'élève et ne pense plus à la terre; non, il n'y pense plus; n'ayez pas sur ce sujet de grandes illusions ; ne croyez pas que ceux qui sont partis ont les yeux invariablement fixés sur ceux qui restent ; non, ils sont heureux; ils nagent dans la joie, dans la liberté et la délivrance. Leurs

ailes poussent à vue d'œil et les transportent de plus en plus haut, de plus en plus loin. Leur regard plonge dans l'infini, la matière disparaît pour eux ; le spirituel seul subsiste, seul est réel, visible, existant ; tout le reste est un rêve. Et que faites-vous de vos rêves le matin au réveil? Vous n'en avez nul souci ; eh bien ! c'est la même chose. Voilà ce que devient un esprit sorti de vos rangs.

Maintenant s'il le veut, cet esprit, s'il a laissé sur terre une sympathie vraie, mutuelle, entretenue par une pensée constante, il peut envoyer son souvenir, sa protection, son sceau à cet ami privilégié. Son rayon spirituel descend jusqu'au leur et la communication s'opère. C'est par cette raison qu'il existe dans beaucoup de familles un témoignagne de la pensée d'un esprit qui a disparu du milieu d'elles, et dont le souvenir au moment du départ s'est retourné en arrière. Aux uns il a dit adieu quoiqu'à une grande distance ; aux autres il se montre et disparaît au moment où son corps cesse de vivre ; mais après ces témoignages de souvenir, d'identité, tout est resté muet, tout est resté fermé. L'esprit n'est plus rien ; pourquoi? Parce qu'il est allé plus haut que le niveau moyen où l'on peut encore s'approcher de la terre ; où l'on voit encore la matière distinctement, où l'on a encore prise sur elle, alors on peut se manifester, se faire entendre ou voir à l'aide des agents fluides que l'on manipule facilement.

Mais l'esprit qui n'a plus puissance sur la matière comment se manifesterait-il? par la vue? il ne peut prendre un corps, par le toucher ; il ne peut impressionner la matiere solide ; par la voix, il ne peut produire de sons ; par la communication seule il le peut si sa sympathie est éveillée suffisamment, si elle est réciproque et assez ardente pour l'attirer, comme une lumière attire une lumière.

Nota. — Cette communication est tirée d'un manuscrit qui va s'imprimer, et fera le deuxième volume des vies mystérieuses.

MÉDECINS GUÉRISSEURS *à Bordeaux* : Mme Vve Gabriel Detaclyeux, 25, rue Magendie ; Mme Braconi, 27, rue Notre-Dame ; Mme Maison, rue des Herbes, chez M. Jeannot, charbonnier.

La *Revue* prochaine donnera la suite de l'article *La question de Dieu*, de M. Ch. Fauvety.

LE DÉSERT DE LA VIE

(Traduit par Mr Tournier.)

Parabole obtenue dans un centre spirite musulman.

« Je suis Mahomet, l'Arabe libre, le serviteur de Dieu; la parole est mon épée et mon bouclier, venez à moi vous tous qui aspirez ou craignez, et la paix persistera dans vos âmes.

Écoutez mes paroles qui sont la lumière et la vérité :

Deux Arabes voulant traverser le Sahara, leur père leur fournit deux chevaux généreux parfaitement caparaçonnés et leur dit : « Je vous confie mes deux meilleurs coursiers, mais je vous avertis que si vous ne savez pas les assujettir et les dompter, qu'ils vous lanceront dans les profondeurs de l'abîme. C'est pour cela que je vous donne deux freins d'argent; si vous savez vous en servir, vous traverserez le désert aride d'une course rapide et sans aucun danger! »

Après avoir dit adieu à leur vieux père, les Arabes entreprirent leur marche. — L'un sut contenir son coursier, mais l'autre, voulant avancer et arriver le premier à l'oasis, lâcha la bride et le cheval partit d'un galop désordonné et roula avec son cavalier dans l'abîme. Celui qui sut diriger le sien, arriva à l'oasis et se reposa à l'ombre des palmiers, étancha sa soif dans les eaux claires et courantes des fontaines qui coulaient entre les mousses et les fleurs.

Celui qui ne sait pas dompter le coursier des passions avec le frein de la tempérance, sera par lui jeté dans l'abîme; tandis que celui qui le sait, ira d'oasis en oasis, à travers le désert aride de la vie, jusqu'à la maison éternelle où brille la lumière de la vérité.

Je suis Mahomet, l'Arabe libre, le serviteur de Dieu; la parole est mon épée et mon bouclier, venez à moi vous tous qui aspirez et qui craignez, et la paix persistera dans vos âmes.

Le désert est encore l'espace infini, où voguent les mondes, oasis disséminées dans le Sahara céleste.

(*Reformador*. Brésil. Rio de Janeiro, 15 avril 1885).

Bibliographie. Mme Antoinette Bourdin est appelée par les Spirites de Genève, pour donner un nouvel essor à la doctrine dans cette ville, où elle est connue depuis longtemps par son zèle pour la propagation de nos croyances.

Notre sœur y passera une partie de l'été; elle prévient les spirites étrangers qui ont l'intention de venir passer la belle saison en Suisse, qu'elle sera à leur disposition afin de les mettre, s'ils le désirent, en relation avec les spirites génevois et les faire assister aux séances des différents groupes.

Mme Bourdin partira au mois de juillet et descendra : hôtel-pension Durand, chemin Dancet, Plainpalais, Genève (Suisse).

Les Conférences spirites année 1884, par M. F. Vallès, inspecteur général honoraire des ponts et chaussées, viennent de paraître; nous ferons un compte rendu de ce volume intéressant. Prix 2 fr.

Les Mondes grandissants, par M. Georges, 27, rue Thiers, à Marseille. 1 fr. et la *Vie posthume*, revue mensuelle, par le même auteur, 7 fr. par an — étranger 8 fr.

Le *Messager* de Liège est un journal très vaillant, plein d'intérêt, que nous recommandons tout spécialement aux spirites; on ne saurait trop l'encourager en s'abonnant, en augmentant son tirage; on lui reproche d'avoir trop *d'articles à continuer*, mais il est bien difficile de satisfaire tout le monde, et ceux qui fondent un journal, en font l'expérience. « Beaucoup d'abonnés, nous écrit un rédacteur du *Messager*, ne gardent pas la collection du journal et sont d'une apathie incroyable pour la propagande. Ils laissent déchirer et se perdre sans profit pour la cause des numéros qui pourraient servir à augmenter la circulation du journal, soit en les passant à leurs amis, soit en les déposant même dans un établissement public ou dans les boîtes des particuliers. » Chers lecteurs nous venons vous stimuler un peu, avec le *Messager*, pour étendre le cercle de l'action commune.

La chute originelle selon le spiritisme, par J.-E. Guillet, volume paru en octobre 1884. Cet ouvrage bien conçu, écrit d'une façon précise et claire, est basé sur les livres médianimiques mis en concordance, notamment sur le *Livre des Esprits* d'Allan Kardec, et les *Quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing. Ce livre est donc une étude du plus haut intérêt. In-18 de 324 pages, 3 fr. 50.

Les *Quatre Evangiles* de J.-B. Roustaing et le *Livre des Esprits*, réponse à M. Alexandre Vincent, par J.-E. Guillet. Dans cette brochure, l'auteur démontre la parfaite orthodoxie des *Evangiles expliqués*, et la nécessité d'en faire une étude approfondie.

Le spiritisme dans l'antiquité et dans les temps modernes, exposé chronologique des diverses religions et des croyances relatives aux esprits chez les peuples anciens et modernes, par le Dr Wahu, officier de la Légion d'honneur, — médecin principal des hôpitaux militaires, retraité. — Ouvrage très important que nous recommandons à tous nos lecteurs. Prix, 5 francs.

Episode de la vie de Tibère. Œuvre médianimique, dictée par l'esprit de J.-W Rochester, dans un groupe spirite de Saint-Pétersbourg. Prix, 3 fr. 50.

Manuel d'instrucion nationale, par Emmanuel Vauchez, secrétaire général de la Ligue française de l'enseignement. Admirable petit volume, fortement pensé, que chacun de nous doit posséder et propager. C'est une œuvre patriotique. Cartonné, 1 franc. 10 exemplaires, 7 fr. 50.

Choix de dictées spirites, par le Dr Wahu, petit in-18, de 259 pages, 1 fr.

Psychologie transformiste, évolution de l'intelligence, par M. le capitaine Bourgès, mémoire lu à la Société d'Anthropologie de Paris. Cet ouvrage établit nettement la loi d'évolution, et conséquemment : *La réincarnation*. Prix, 1 fr.

Etudes spirites, dictées reçues dans un groupe bisontin, 1 fr.

Etudes économiques, dictées reçues dans le même groupe, 0 fr. 60.

Ces deux brochures sont des plus intéressantes et des plus instructives.

Les séances de Mme SAMIER étant interrompues, 5, rue des Petits-Champs, pendant les vacances, du 5 juillet au 30 septembre,

Les personnes qui désirent la consulter personnellement, ou par correspondance, sont priées de s'adresser chez elle rue Beautreillis, 16, à Paris. Mme Samier reçoit de 1 heure à 5 heures et consulte pour maladies, conseils, renseignements et voyages.

Le Gérant : H. JOLY.

Paris. — Imprimerie G. Rougier et Cie, rue Cassette, 1.